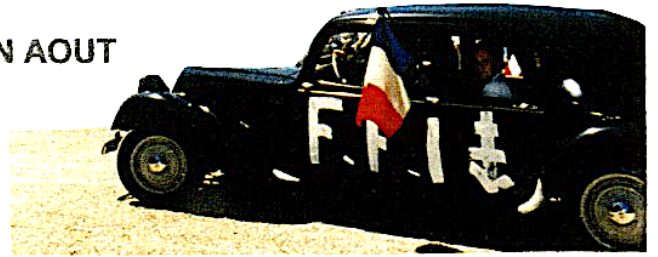


QUATRE JOURS EN AOUT



1 - Vendredi 4 août 1944

La journée des barricades

2 - La nuit du 4 août 1944

La nuit de l'embuscade

3 - Samedi 5 août 1944

La journée des confusions

4 - Dimanche 6 août 1944

Le temps des représailles

5 - Lundi 7 août 1944

Le temps de l'expectative

6 - Mardi 8 août 1944

Le jour de la LIBERATION

7 - La fin de l'Occupation

Il y a donc cinquante ans, entre le 4 août et le 8 août 1944, le pays de DOUARNENEZ combattait pour sa libération après quatre années d'occupation par les troupes allemandes. Quatre années, quatre jours ! Une journée pour faire payer chaque année d'humiliation.

Cela vaut bien une commémoration.

Cela vaut bien que l'on retrace la longue nuit de l'Occupation.

Cela vaut bien que l'on retrace l'intensité de ses derniers instants.

Cela vaut bien cet hommage à ceux qui se sont battus, à ceux qui ont laissé leurs vies dans la lutte contre le nazisme, en portant au coeur l'image de leur clocher natal dont le glas sonna pour eux, un jour...

* *
*

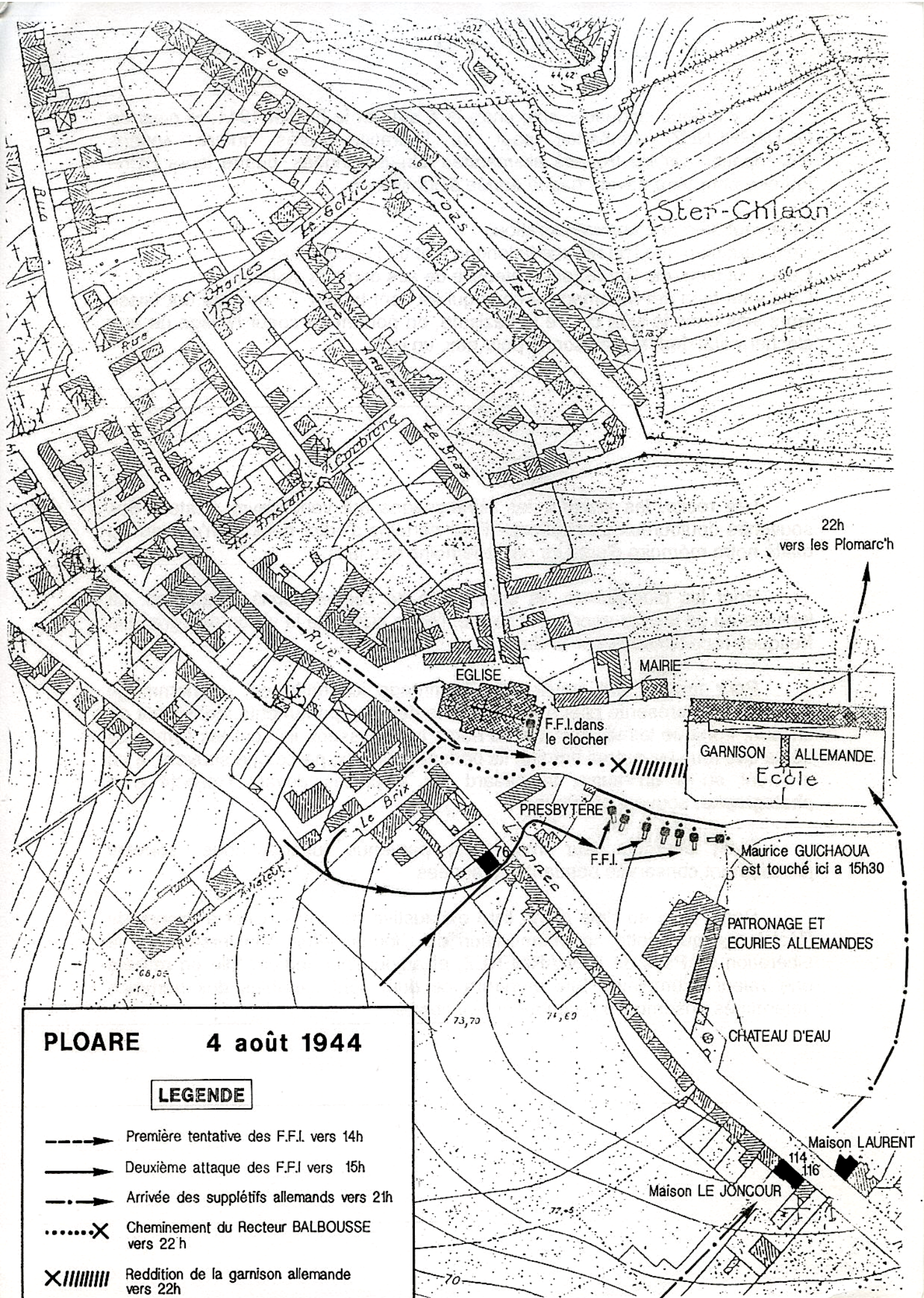
Les récits, les images, les témoignages qui vont suivre relatent des souvenirs douloureux ou exaltants. Pour certains d'entre nous ils n'ont jamais quitté notre mémoire d'acteurs ou de témoins des faits.

Pour les plus jeunes, ils sont l'écho de conversations entendues, de lectures ou de leçons apprises à l'école, l'écho aussi, de la vision des grandes fresques reconstituées par le film.

Pour tous il faut savoir que l'hommage ici rendu est un hommage collectif qui représente plus que la somme des comportements individuels de chacun. Lorsque les visages ou les noms apparaissent, ils sont les symboles de ce que tous les autres ont été. Ils parlent pour eux, parce que souvent, à un moment ou à un autre, le hasard les a placés devant l'objectif d'un photographe, souvent amateur.

C'est pourquoi leur image est parvenue jusqu'à nous, souvent jalousement conservée pendant des années.

Donc, bien au delà d'une liste exhaustive de noms, c'est à l'esprit de Résistance que cette commémoration du Cinquantième Anniversaire de la Libération du Pays de DOUARNENEZ, et aujourd'hui dédiée. Elle en retirera une valeur exemplaire. Elle montrera ce dont sont capables des hommes déterminés ensemble à reconquérir leur liberté.



PLOARE 4 août 1944

LEGENDE

- > Première tentative des F.F.I. vers 14h
- > Deuxième attaque des F.F.I. vers 15h
- .-.-> Arrivée des supplétifs allemands vers 21h
-X Cheminement du Recteur BALBOUSSE vers 22 h
- X//////// Reddition de la garnison allemande vers 22h

QUATRE JOURS EN AOUT

Depuis des mois, DOUARNENEZ frémissait d'inquiétude et d'impatience.

Le débarquement allié, en NORMANDIE, avait eu lieu le 6 juin. Depuis cette date des bruits incontrôlés circulaient partout au sujet de l'avance des troupes du général PATTON, chargées de reconquérir les régions de l'Ouest.

Les rumeurs les plus fantaisistes trouvaient toujours, quelque part, un écho amplifié. Si bien qu'au début du mois d'août s'échangeaient les propos les plus optimistes. Le 4 août on annonça même la présence des Américains à QUIMPER. La confirmation puis la reconfirmation de cette fausse nouvelle allaient se traduire par une réaction spontanée : la ville se mit à pavoiser aux couleurs alliées, chaque fenêtre arborant son drapeau. Le coup d'envoi était donné, dans les esprits, avant même de s'être traduit par les armes. C'était, enfin, la LIBERATION. Les heures qui allaient suivre devaient démontrer que, passée une euphorie bien compréhensible après quatre années d'occupation, des larmes bien amères attendaient encore les Douarnenistes. La guerre n'était pas finie.

VENDREDI 4 AOUT 1944

La journée des barricades.

- Les interrogations -

Les événements allaient remettre bien des choses à leur place et démontrer, une fois encore, que dans les actions de guerre, le renseignement reste un facteur capital. C'est ce qui allait manquer le plus dans les combats ou les coups de mains qui devaient ensanglanter ces premières journées du mois d'août.

Dans la vie, bien souvent, les événements se télescopent de la façon la plus inattendue, tragique ... ou facétieuse.

Mon oncle Eugène avait fixé la date de son mariage au 5 août 1944. Bien sûr, il ne pouvait pas prévoir ... Qui le pouvait ?

- La prise de la GAST -

Le 4 août il faisait un temps splendide. Un immense ciel bleu, sans le moindre nuage, aurait, en d'autres temps, poussé tout le monde à la plage.

Il poussa, dès le matin, les F.F.I. de Douarnenez à s'emparer des locaux de la GAST, la douane allemande, qui s'était installée à "Vallombreuse", une fort belle villa réquisitionnée.

Le coup de main se passa sans anicroche : les douaniers se rendirent et rendirent leurs armes.

Il y eut en ville quelques escarmouches, un camion d'explosifs soustrait aux Allemands, quelques grenades lancées sur des véhicules et 120 prisonniers. Parmi les auteurs de tous ces faits apparaissent déjà ceux qui vont aller au bout du sacrifice de leurs vies : Maurice GUICHAOUA, Eugène GLOAGUEN, et d'autres comme Roger VOLANT, Yves MENS, Pierre ROLLAND, Jos MONTFORT... que l'on retrouvera sur d'autres théâtres d'opération au cours des semaines qui vont suivre.

Mais si la GAST était tombée sans coup férir, il restait l'école de Ploaré où l'on savait que s'était retranchée une vingtaine de soldats allemands, de la Cie 03818 G, sous le commandement de l'Oberleutnant HAGENA, bien connu pour son côté cynique qu'il résumait, chaque fois qu'il le pouvait, par un dicton français appris par coeur : "Chacun pour soi et dieu pour tous".

Afin de parer à toute éventualité et pour empêcher toute descente vers la ville de la garnison de Ploaré, les F.F.I. installèrent une barricade à PEN AR C'HOAT. Constituée d'énormes barriques et de sacs de sable, elle commandait l'accès de la rue Laënnec et de la rue de Croas Talud, par lesquelles pouvaient survenir les attaques éventuelles. Un canon de 37 et une mitrailleuse lourde étaient braqués vers les hauts de Ploaré. Les gendarmes de la brigade avaient rejoint cet endroit stratégique, essayant d'utiliser au mieux les forces disposées là.

- Le retranchement de PLOARE -

Dans l'après-midi, les Allemands n'ayant tenté aucune sortie, les F.F.I. délaissèrent leur barricade et montèrent vers Ploaré avec leurs armes. Mais la garnison avait, entre temps, reçu des renforts venus par le sud en se dissimulant, à travers les bois et les champs. On apprendra par la suite qu'il s'agissait de troupes supplétives composées d'Ukrainiens, particulièrement vindicatifs et bien armés.

L'Ecole Laënnec est donc devenue dans ces dernières heures pratiquement imprenable si l'on tient compte de l'armement dont dispose les Résistants.

Depuis le matin, des jeunes gens vont et viennent un par un le long de la rue Laënnec. Ils ont l'air de se promener, mais en fait ils observent chacun à chaque passage tout ce qu'on peut voir du côté allemand.

J'interroge l'un d'entre eux au moment où il passe devant le seuil de ma maison. Je le connais bien, c'est Joseph GUILLOU. Il ne me répond pas et continue son chemin en me faisant un léger signe de la main. Quand nos regards se sont croisés nous y avons lu la même angoisse, la même crainte, celle que l'on ressent, sans armes, devant un ennemi prêt à tout. A cinquante ans de distance, je retrouve encore ce regard que nous avons échangé, un bref instant, sous le soleil d'août, juste avant les combats qui allaient nous enlever combien d'amis !

Joseph s'en va vers Laëz ar Vorch'. Je le suis à bonne distance, car je dois retrouver chez ma grand mère, au 116 de la rue Laënnec, les cousins et les cousines de la fiancée de mon oncle qui doivent venir de Concarneau à bicyclette. Ils arrivent vers 13 heures. Ils sont six. Ils rangent leurs vélos, dans la courette, derrière la maison, puis, emmenant ma grand mère qu'on ne veut pas laisser seule, nous rejoignons ensemble la maison de mes parents où attend le repas préparé par ma mère. On sent dans l'air cette agitation, cette tension qui annoncent les graves événements. Deux des cousins "cyclistes" sont des F.T.P. de Concarneau. Ils sont inquiets et voudraient bien savoir ce qui se passe autour de Ploaré... Il est 15 heures.

- L'attaque du groupe scolaire LAENNEC -

Soudain des cris et des coups de feu éclatent.

Un petit groupe essaie d'impressionner la garnison de l'école en tirant à l'arme légère, protégé par le coin de l'église. Il est 15 heures. Des hommes arrivent en renfort avec des armes lourdes. Marcel LOUBOUTIN et Pierre SALIOU montent une mitrailleuse au deuxième étage du clocher et la braque vers le groupe scolaire, tirant immédiatement de longues rafales qui surprennent les Allemands. Ils ripostent aussitôt. Des éclats du granit séculaire de la tour volent de tous côtés, quelques balles se fichent dans la pierre. Aujourd'hui encore on peut les voir, vestiges dérisoires et rouillés.

La place Michel Le Nobletz, (maintenant Paul STEPHAN) entre l'église et l'école, reste cependant un glacis infranchissable. Il faut trouver rapidement un autre terrain d'accès pour approcher les défenses ennemies et tenter de les réduire. Très vite, un plan est élaboré. La maison située au 76 de la rue Laënnec permet un passage relativement aisé qui, une fois la route franchie, donne sur le jardin du Presbytère. Ses hauts murs, couverts de lierre, se dressaient à quelques mètres des retranchements allemands. Ils sont un

rempart idéal pour tenir sous le feu croisé des armes les soldats rassemblés dans les bâtiments scolaires.

Aussitôt le plan est mis à exécution. Les armes, les munitions, les hommes transitent par le jardinet et la cour de la maison, à l'abri des regards des tireurs allemands. Invisibles pour eux, le F.F.I. approchent sans bruit, franchissant les muretins, enjambant les murets, piétinant les fuchsias...

Tout le monde s'y met, hissant et tirant les lourdes caisses de munitions récupérées le matin même. Le jardin du Presbytère, si calme d'ordinaire avec ses rangées de groseilliers bien taillés, est pris de fébrilité. Par dessus le grand mur les F.F.I. ajustent leurs premiers tirs auxquels les Allemands donnent aussitôt la réplique. Le combat est, cette fois, totalement engagé.

Des gens, surpris dans la rue par les affrontements, ont suivi le mouvement des F.F.I. et se retrouvent réfugiés au 76 rue Laënnec. C'est là que nous habitons, avec mes parents. Chacun attend une accalmie, tout le monde est anxieux, inquiet... La bataille est sévère si l'on en juge par les coups de feu échangés. La mitrailleuse du clocher crépite par intervalles. Elle a fait des dégâts, plusieurs morts parmi les Allemands, mais aussi un cheval, derrière lequel s'abrite des rafales, un soldat qui ne peut esquisser aucun mouvement de repli.

- Premiers morts -

Soudain, vers 15 h 30, dans les allées et venues des combattants, deux hommes apportent un corps posé sur un morceau d'échelle, en guise de civière. C'est Maurice GUICHAOUA, la tête éclatée d'une balle. Il agonise. Un projectile lui a ouvert le crâne au niveau de la tempe gauche. La blessure semble faite au rasoir tant les bords sont nets. Elle suit toute la longueur de la boîte crânienne, laissant voir les organes aussi distinctement qu'une planche d'anatomie. Il respire, inconscient, les narines pincées, sans un mouvement. Il va mourir, trois heures plus tard, à l'Hôpital où on l'a transporté. Son acte de décès mentionne 18 h 30...

Maurice GUICHAOUA est le premier mort des combats de la LIBERATION de DOUARNENEZ. Il a été victime d'un tireur d'élite qui, suivant une technique bien apprise, a pointé son fusil sur l'endroit où, de temps à autre, apparaissait furtivement une tête. Au premier mouvement perçu dans le lierre du grand mur, il a pressé la détente... Pour Maurice GUICHAOUA, c'était fini...

Cinquante ans après, je revois encore cet homme étendu, que la vie quittait peu à peu et pour lequel nous ne pouvions plus rien faire...

L'instant d'après est arrivé Roger VOLANT, une balle dans le haut de l'épaule, victime lui aussi d'un tireur aguerri. De grosses bulles sortaient de sa blessure, sans doute à cause de son poumon atteint lui aussi. Ma mère s'est empressée autour de lui, l'a aidé à s'allonger sur un lit avant qu'on l'emporte. Il y avait du sang partout maintenant, sur les draps, sur le plancher, dans les escaliers. Ma mère s'occupait de tous, réconfortait les uns et les autres, encourageait chacun, malgré la peur qu'elle ressentait comme nous. Roger VOLANT perdra un bras malgré tous les efforts des chirurgiens.

Mon père et moi nous sommes montés dans la mansarde. Par la fenêtre nous découvrons très bien les cours de l'école. Un officier va de l'une à l'autre, persuadé d'être à l'abri des regards. On le reconnaît aisément, c'est l'Oberleutnant HAGENA. D'ici il ferait une cible idéale, dit mon père, si seulement nous avions un fusil... Ce manque d'armes finira par nous coûter cher, face à un ennemi suréquipé et de plus parfaitement entraîné.

Avec nous combattent pourtant des prisonniers étrangers évadés : deux soldats soviétiques, Victor, marin-pêcheur de MOURMANSK et Alexis, coiffeur à LENINGRAD. Ce sont deux soldats extraordinaires, discrets, intrépides, efficaces.

Nous avons aussi un "déserteur" autrichien, enrôlé de force dans la WERMACHT. Le canon de 37 des F.F.I. pose quelques problèmes de maniements. L'Autrichien fait une brillante démonstration à partir de la Place de l'Eglise et tire sur l'école Laënnec. Ce sera la dernière fois. Alors qu'il regarde par-dessus le blindage un tireur embusqué l'abat d'une seule balle. Il était venu ici, loin de chez lui, mourir pour la Liberté.

Mais les combats continuent autour de l'école. Pierrot BOURDON, blessé au bras, passe en courant. Je lui indique rapidement l'endroit où il pourra être soigné et je l'accompagne derrière la ferme de Perrick FLOCHLAY.

- Le courage du Recteur Yves BALBOUSSE -

Vers le soir, la bataille reste indécise et le recteur de Ploaré, Yves BALBOUSSE, tente, avec un drapeau blanc, courageusement, de parlementer avec les Allemands, toujours retranchés dans l'école.

Il s'avance seul. Nous sommes restés derrière lui au coin de la rue Aviateur Le Brix, au coin de "Marc'hed an Haü", comme on disait alors. Je le vois encore marchant d'un pas assuré, dans sa soutane noire, portant au bout d'un manche en guise de drapeau une serviette blanche nouée.

Quelqu'un a murmuré :
 "Il va se faire tuer... "

Personne n'a répondu. Nous vivions des moments d'angoisse terrible. A chaque instant un coup de feu pouvait claquer et abattre le Recteur... Il avançait toujours, levant haut son dérisoire morceau d'étoffe blanche sous lequel il avait placé sa protection. Chacun savait qu'il priait en marchant, qu'il invoquait la Vierge dont il parlait souvent. Je crois que nous priions tous avec lui, instinctivement. Un pas, encore un pas, encore un autre. Il ne se passait toujours rien et cette silhouette noire solitaire continuait d'avancer sur ce glacis désert où la mort rôdait depuis le matin.

La démarche, en ces temps meurtriers, aurait pu paraître dérisoire et s'écrouler à la première salve. Elle touchait au sublime dans la faiblesse apparente de l'homme seul devant un groupe déterminé et dangereux. Mais il faut croire que la force était du côté du courage et de l'amour du prochain pour lequel notre recteur marchait sur la place, à la pointe des fusils.

Il a traversé l'espace où, volontairement, il a servi de cible, puis il est remonté vers l'école, toujours du même pas, calme et mesuré. Un soldat est alors venu à sa rencontre. Ils ont parlé un instant sous la serviette blanche que tenait toujours dressée le Recteur de Ploaré.

La tentative de médiation a réussi et les Allemands se rendent vers 22 heures. Désarmés ils descendent sans ordre et sans escorte par la rue Laënnec pour se rendre dans les locaux de la GAST près de l'église du Sacré-Coeur.

- Le massacre inutile -

Mais, sans que nous le sachions, une partie d'entre eux, avec les Ukrainiens, a réussi à gagner les casemates des Plomarch.

Dans le soir qui tombe Ploaré prend un air de fête, Ploaré est libéré, la Résistance veille sur la Ville.

Mais une bien cruelle nouvelle allait ternir notre joie.

Vers 21 heures, quelques instants avant la reddition allemande, un drame sanglant avait coûté la vie à deux vieux hommes. Dans des mouvements que personne ne pouvait contrôler, des troupes supplétives allaient et venaient, à la recherche de leurs points de regroupement suivant les consignes qu'elles avaient reçues. Progressant avec précaution, avançant champ après champ, les soldats étaient parvenus aux premières habitations au Sud de Ploaré, au lieu-dit, "Laez ar Vorc'h".

Avançant maison par maison, ils découvrent soudain six bicyclettes dans la courette de ma grand mère. Persuadés d'être tombés sur un groupe armé de F.F.I., ils décident de procéder au nettoyage du secteur. Ils balancent des grenades dans les couloirs, pénètrent chez Joseph LE JONCOUR, au 114 rue Laënnec. Jos est déjà couché, il est 9 heures du soir, il a 67 ans. Une rafale de mitraillette met fin à ses jours, il n'a pas eu le temps de se lever.

Les brutes traversent alors la rue et blesse chez lui, à la grenade, Joseph LAURENT, dans sa cuisine. Il réussit à se traîner dans son jardin. C'est là qu'on retrouvera son corps ensanglanté. Il avait 67 ans et vivait paisiblement sa retraite...

Nous n'étions pas au bout de nos peines et le lendemain allait nous apporter encore son lot de larmes et de deuils.

LA NUIT DU 4 AOUT 1944

La nuit de l'embuscade.

Dans la nuit du 4 au 5 août, une colonne allemande arrive à Pouldavid pour la route d'Audierne. Il est 1 h 30 du matin lorsque 4 Résistants entendent s'approcher le piétinement d'une troupe. C'est, pensent-ils, le convoi qu'on leur a signalé et qui doit traverser Douarnenez pour rejoindre la position fortifiée du Ménez-Hom.

La lune est claire et, à l'ombre d'une maison, en face de la Mairie de Pouldavid nos 4 hommes attendent. Ils sont armés d'une mitraillette, de quatre revolvers et de grenades. Il y a là : René LE GOUILL, Marcel FLORCH, André LERYENNAT et Jacques LOZACHMEUR.

Des voix se rapprochent et dans le calme de la nuit ils entendent parler breton ! Ce ne sont donc pas des Allemands, comme ils le croyaient mais sans doute des renforts qui viennent de Pont-Croix. Les 4 hommes quittent alors leur embuscade et, tout de suite, comprennent leur méprise : les Allemands font marcher devant eux des paysans qu'ils emmènent en otages, pour conduire les charrettes réquisitionnées.

Sans perdre de temps, les 4 jeunes Résistants dégoupillent leurs grenades et les lancent sur le groupe d'Allemands, surpris. Puis, tournant les talons, ils s'enfuient par la route de Pouldergat et grimpent 4 à 4 les marches de l'étroite venelle Duguesclin.

Du côté allemand, c'est la confusion générale. On relève un mort et plusieurs blessés...

Rapidement ressaisi, l'ensemble du convoi reprend la route pour s'arrêter dans la nuit finissante à Ploaré.

Il n'y restera pas longtemps et continue sa progression sans s'apercevoir que du haut du clocher des yeux anxieux les guettent, impuissants, dans le jour qui se lève, à couper la route à une troupe trop nombreuse, qui circule en colonne par un, de chaque côté de la rue, le doigt sur la détente de leurs armes.

Quant à la mitrailleuse du clocher, elle reste silencieuse, par prudence sans doute, mais aussi parce que braquée vers l'école elle ne peut être pointée vers la rue Laënnec qui forme d'ailleurs un angle mort.

SAMEDI 5 AOUT 1944 : 6 heures du matin.

La journée des confusions.

Réveillés par un piétinement de troupe en marche, mon père et moi nous levons. A travers les persiennes, dans le petit jour, mon père me dit :

"Les Américains !"

Il s'apprête à ouvrir pour leur souhaiter la bienvenue. Il a défilé dans la 5^e Avenue, à New York, en 1918 avec la Marine Française !

Je l'arrête.

"Attends ! Attends ! ce sont les Boches"

Je crois que j'ai sauvé nos vies ce matin-là parce que j'avais de bons yeux... Peu à peu le jour se lève.

Il n'y aura pas de mariage aujourd'hui, vraisemblablement. La colonne allemande disparaît en direction de Quimper.

Un peu plus tard, un autre groupe d'Allemands tente de s'emparer du clocher. Il est repoussé : 2 morts un à la balle, l'autre au couteau.

Pendant ce temps, un groupe, venant du JUCH, commandé par MAX (André PELLEN) du groupe MARCEAU, "nettoie" les Plomarch et tente de remonter vers Ploaré, puis se dirige vers le centre ville et gagne le carrefour de la Croix. Vers 7 h 30, sept camions allemands, qui ont réussi à gagner la rue Jean Jaurès, sont pris à parti au canon de 37 et au fusil mitrailleur. L'un d'entre eux, touché, brûle, et ses occupants sont faits prisonniers. Les autres continuent leur route pour rejoindre Ploaré.

Quelques heures plus tard, des Allemands sont signalés faisant mouvement dans la hêtraie des Plomarch. Dans l'engagement qui s'ensuit Eugène GLOAGUEN est tué, Paul CHANCERELLE grièvement blessé. Il est 10 heures.

Les Allemands progressent par bonds, protégeant leur avance par des tirs de mortiers. La patrouille de LE DOARE est alors dépêchée sur le port d'où les tirs de son fusil-mitrailleur fauchent les Allemands sous les grands hêtres. Ils se replient à la hâte devant une attaque qu'ils n'avaient pas prévue.

L'après-midi, des bruits alarmants circulent sur le retour des Allemands. Par la lucarne du grenier je vois une longue colonne d'Allemands qui descend la route de Pouldergat. Je reste quelques secondes anéanti et je crois que cette fois nous allons tous mourir.

Les représailles seront terribles.

Les F.F.I. tentent d'arrêter la colonne à Pouldavid. Eugène LUCAS est tué : il était chez moi la veille ; j'avais remarqué le colt à barillet qu'il portait. Il avait bu quelque chose avec nous, car il faisait soif. Maintenant il était mort, ainsi que les gendarmes RIOU et RIOUALL.

On entend le roulement des armes.

Je sors juste à temps pour voir un bombardier américain attaqué par deux chasseurs allemands... Le bombardier fait une brutale abattée et j'aperçois des corolles de parachutes qui s'ouvrent.

Une partie de l'équipage, au moins, est sauvé. Le "LANCASTER" s'abîme dans la mer.

DIMANCHE 6 AOUT 1944

Le temps des représailles.

Les Allemands sont revenus et ils occupent à nouveau Ploaré, délaissant le centre ville où, dans les cafés, on se raconte les exploits de la veille.

Personne ne se doute des drames qui se préparent, car l'énervement de la troupe allemande est à son paroxysme. Ils ont libéré leurs prisonniers, récupérés leurs blessés, enterrés leurs morts et la peur les tenaille. Chaque passant est un ennemi potentiel et sournois, disent-ils entre eux.

Les Allemands sont revenus en force et occupent à nouveau l'école Laënnec avec armes et bagages.

Ils occupent aussi le clocher.

La journée du 6 Août va se terminer dans la tristesse, l'angoisse et le deuil.

Cependant parmi les anecdotes curieuses de ces journées, il faut noter que la veille, samedi, mon oncle avait obtenu l'autorisation de se marier que, magnanimes, les Allemands lui ont accordée en rigolant sur leur mitrailleuse.

Seule, ma grand mère eut le droit d'accompagner les deux fiancés à l'église sous la surveillance des soldats casqués et bottés.

C'était pourtant notre manière à nous de ne pas céder, de conserver notre dignité et notre espoir dans l'avenir, même sous les pires menaces.

Mais c'était quand même un noce. Et il n'y a pas de noce sans "frikou".

Pas question de se rendre tous au restaurant comme prévu de longue date. On nous charge, mon frère et moi, de récupérer quelques miettes du repas à l'Hôtel des Voyageurs, le dimanche matin 6 août.

A Douarnenez, pas un Allemand, ils sont tous retranchés à Ploaré, zone occupée.

Il faut bien y remonter avec nos paniers et quelques maigres victuailles en choisissant notre itinéraire pour ne pas être dans l'angle de tir des veilleurs du clocher.

Nous arrivons derrière la ferme des Quiniou quand une arme lourde se met à tirer. Plongeon dans les pommes de terre où nous trouvons avec surprise Jos GUILLERM, un de mes oncles, aplati là depuis un moment. Silence. Ce n'était pas pour nous. Debout, on repart... Des ordres criés, en français, nous tombent dessus et nous obligent à marcher à découvert.

Nous comprenons pour qui était la rafale de tout à l'heure. Un cadavre est là dans le caniveau contre le pignon du presbytère dont le crépis est éclaboussé de sang. J'ai un mouvement pour aller voir qui c'est. Mon frère me retient par la manche en disant : "N'y va pas, ils vont nous tirer dessus".

Il m'a, cette fois, sans doute sauvé la vie.

Je ne saurai que plus tard que le garçon qui est là c'est Lulu JANNIN un de mes meilleurs copains, réfugié du Nord, 17 ans. Je ne l'ai pas reconnu. Ma mère non plus. Elle disait : "je crois que c'est Jojo BLAISE, ton cousin". Ils étaient blonds, en effet, tous les deux.

Nous apprenons que, pendant que nous remontions vers Ploaré, mon frère et moi, en passant par l'Ouest, les Allemands ont mis le feu dans un groupe de maisons de Pen ar C'hoat.

Circulant avec l'ambulance de l'Hôpital pour transporter leurs blessés, ils ont essuyé un coup de feu, tiré d'une fenêtre. La riposte est brutale : François TRELLU, 18 ans, est abattu chez lui et jeté dans le ruisseau.

Un obus de mortier tiré contre la façade d'un immeuble tue François LE FRIANT, 16 ans, et emporte l'une des jambes de sa mère.

La fumée monte sous les yeux des gens qui ont dû tout abandonner aux flammes et que les soldats menacent de fusiller.

Les Allemands s'en vont...

A Ploaré, la garnison détient en otages une vingtaine de personnes, dont les maires de quelques communes.

Ils menacent de les fusiller tous par mesure de répression. Un avis est diffusé à la population.

Tout à coup surgit un officier américain porteur d'un ordre enjoignant aux Allemands de relâcher tous les otages sous peine de subir eux-mêmes la loi du talion.

Les otages sont libérés, mais l'officier américain est retenu prisonnier.

Le malheur c'est qu'il s'agit d'un faux Américain en la personne de Henri GANE, directeur du cinéma REX, Résistant, et qui a joué cette comédie pour sauver la vie des otages.

Il s'en tirera lui aussi.

Dans l'après-midi, les Allemands nous contraignent à évacuer nos maisons et tout Ploaré s'en va à pied vers la campagne proche. Ma famille et moi nous arrêtons à Kersigon, chez Thérèse notre fermière.

Nous sommes là, plusieurs dizaines, réfugiés à notre tour et toujours avec nos paniers, mon frère et moi. Nous invitons tout le monde à la noce, sur l'herbe, sous un arbre.

La nuit se passe dans la paille de la grange.

LUNDI 7 AOUT 1944

Le temps de l'expectative.

Que se passe-t-il à Ploaré ? Nous ne le savons guère. Il y a partout, dans les fermes que nous visitons, mon frère et moi, des Ploaristes comme nous, parmi lesquels des combattants des jours précédents. Je retrouve Pierre SALIOU qui avait réussi à quitter le clocher à temps.

Les Allemands, nous le saurons plus tard, organisent leur retraite, s'emparant des chevaux, des véhicules, prenant des otages.

Dans l'après-midi arrivent à Kersigon, trois F.F.I. qui, ayant échappé aux combats de rues, cherchent à regagner le maquis du Juch. Il y a là un Parisien avec Dédé SYLVESTRE et Yves PENSEC dit Le Frisé. Ils sont égarés et cherchent un guide. Je me propose et les emmène par des chemins que je connais bien, après avoir promis à ma mère, inquiète, de revenir très vite. Je suis de retour avant le soir, mes compagnons ayant reconnu après quelques kilomètres des paysages familiers.

MARDI 8 AOUT 1944 : Le jour de la LIBERATION.

On s'était levé de bonne heure ce matin-là. La cour de la ferme était très calme et le beau temps persistait. Au cours de la nuit, une forte explosion, amortie par la distance, nous avait fait sursauter. Elle venait de la direction de Ploaré et chacun pensait, dans le jour qui se levait, que le bourg ne devait plus être qu'un amas de ruines et que nous ne retrouverions plus nos maisons. Ma mère nous montra le peu d'argent qu'elle avait emporté, se demandant bien ce que nous allions devenir, sans ressources et sans abri. Dans ces moments, où tant de faits hostiles s'accumulent, la tendance est souvent de noircir encore l'avenir et l'esprit imagine avec inquiétude le sort qui sera le nôtre, demain.

Dans la journée le bruit court de ferme en ferme que les Allemands sont partis. Prudemment, par petits groupes, les Ploaristes reviennent chez eux à travers la campagne. Le village semble intact et après les premières investigations, à part quelques carreaux cassés, seule l'école Laënnec semble avoir quelque peu souffert. Un énorme cratère, au milieu de la cour, nous donne l'explication de la déflagration entendue la nuit précédente. Avant de partir définitivement, la troupe a fait sauter un stock de munitions. Toutes les vitres du groupe scolaire ont volé en éclats, le toit du préau est en partie arraché... Les vitraux de l'abside de l'église sont réduits en miettes.

LA FIN DE L'OCCUPATION.

Mais des Allemands plus de traces ... Ils cherchent par tous les moyens à fuir où à se retrancher dans les postes fortifiés qu'ils ont construits un peu partout en quatre années d'occupation.

Les F.F.I. de DOUARNENEZ contribueront à les déloger des hauteurs du Ménez-Hom, de la Presqu'île de CROZON, de la côte de BEUZEC, à Lesven où se déroulèrent des combats meurtriers. Et le 26 août 1944, une terrible méprise de la chasse américaine causera la perte de six jeunes hommes de chez nous. Quelques jours plus tard, une autre méprise allait coûter la vie à 50 hommes dans la Presqu'île, parmi lesquels le capitaine F.F.I. Pierre PLOUHINEC*. Son nom viendra s'ajouter aux victimes de Len a Voa en POUILLAN : André TREVIDIC, Emile LE CORRE, Hervé KERGOAT, Corentin PERENNES, Marcel LE COZ, Pierre GUENADOU...

Il faudra attendre le 19 septembre pour obtenir la reddition de Lezongar en ESQUIBIEN et pouvoir assurer enfin qu'il n'y avait plus un Allemand en liberté dans la région de DOUARNENEZ-LE CAP.

Bien des années plus tard, évoquant les jours de combat, Daniel TRELLU, Lieutenant-colonel CHEVALIER dans la Résistance, dira, au pied du Ménez-Hom :

"Bien sûr, cette lutte sourde de quatre années, ces combats sanglants des dernières semaines nous ont coûté des vies, à la fois de combattants tombés en héros, et de victimes sans défense, tombées en martyrs. Mais sans la Résistance, la BRETAGNE eût été réduite en champs de ruines sous les bombardements. Chacun de nos morts, héros et martyrs, a donc sauvé des centaines d'autres vies. Que cette vérité soit très fort proclamée."

C'est l'hommage que nous voulons rendre aujourd'hui dans ces pages douarnenistes à ces hommes, à ces femmes, à ces jeunes gens qui pouvaient "affronter la mort en ayant donné un sens à leur vie."

* Avec Pierre PLOUHINEC disparaissent, victimes de la même méprise, Henri KERVAREC et Raymond LANDREIN.

L'INFORMATION

Le dernier bulletin des Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) sort le 24 août 1944, pour la région de DOUARNENEZ. Il porte le n° 12 et il est paru quotidiennement depuis la Libération de la Ville, faisant office d'organe de presse dans une période où la vie sociale est désorganisée. Ces deux derniers feuillets rendent hommage aux morts des combats de la première semaine d'août et aux nombreux blessés.

Par un oubli involontaire du rédacteur anonyme ne figurent pas Joseph LE JONCOUR et Joseph LAURENT, deux vieux hommes, assassinés chez eux, dès le 4 août, par des supplétifs allemands.

Le 26 août, 2 jours plus tard, la liste s'allongera encore, après les combats de LESVEN ^{et la meprise} ^{en A EUZEL} de LEN A VOA en POUILLAN. Puis viendront les noms des otages de la ROCHE-MAURICE et ceux des combattants de la Presqu'île de CROZON...

Ces bulletins ronéotés rappellent encore les tracts que diffusait la Résistance. Ils prouvent, avec la Libération, droit de cité auprès des populations à la recherche d'informations, toujours difficiles à trouver dans les périodes troublées.

Les premiers journaux, de format réduit, sur un recto-verso commenceront à paraître fin août. Ici, ils s'appelleront désormais "LE TELEGRAMME" et "OUEST-FRANCE".

JEUDI 24 AOÛT 1944

Prix 3 Francs

BULLETIN N° 12 des FORCES FRANÇAISES de l'INTERIEUR

(F. F. I.)

A D I E U X

Un nouveau quotidien est né " LE FINISTERE LIBERE " est son nom. C'est aussi un symbole - et le premier numéro en a été distribué cet après-midi à Douarnenez, accueilli avec empressement par un public avide de nouvelles. Nous saluons ce nouveau journal - nous allons dire ce nouveau confrère - et nous lui souhaitons longue vie et prospérité.

Fidèle à la promesse que nous lui avons faite en éditant le Bulletin des F.F.I. et considérant notre mission d'informateur comme terminée, la radio ayant par surcroît repris ses droits, nous allons vous faire nos adieux en vous remerciant très sincèrement de la confiance que vous avez bien voulu nous témoigner et de votre empressement à soutenir la cause à laquelle nous nous sommes dévoués.

Nous sommes heureux de vous faire connaître que ce que vous pouviez considérer comme une cotisation quotidienne à la souscription publique ouverte en faveur des victimes et sinistrés des journées d'août, apportera à la caisse une somme d'environ 20.000 Frs, y comprise la recette d'aujourd'hui.

Adieu donc, Amis lecteurs et, du fond du cœur, Merci !

H O N N E U R & P A T R I E

Nous n'aurons pas terminé notre devoir ayant d'avoir rendu à ceux de nos camarades qui ont donné leur Vie pour la France, à ceux qui, blessés, ont souffert pour Elle, pour nous, un Souvenir ému et un fraternel Hommage.

La liste de ces Héros, que nous publions, est longue, trop longue. Nous vous demandons de la conserver pieusement et de ne pas oublier leurs noms.

MORTS POUR LA FRANCE

GUICHAOUA Maurice	de TREBOUL	Agent technique
MARCHAIX Yves	de CADON	Mécanicien
RIOUALL Jean	de St THEGONNEC	Gendarme
RIOU Pierre	de La FEUILLEE	Gendarme
LUCAS Eugène	de POULDAVID	Maçon
GLOAGUEN Jacques	de DOUARNENEZ	Marin-Pêcheur
BRIAND Jean	de PLOARE	Cultivateur
GLOAGUEN Eugène	de DOUARNENEZ	Marin-Pêcheur
STEPHAN Paul	de DOUARNENEZ	Ajusteur-Mécanicien
BRASQUER Pierre	de PONT-CROIX	Gendarme
GUELLEC Jean	de POULDAVID	Marin-Pêcheur
TRELLU François	de DOUARNENEZ	
FRIANT François	de DOUARNENEZ	Marin-Pêcheur
Mme GONIDEC	de DOUARNENEZ	
JEHANNIN Lucien	de FORT PHILIPPE	Mareyeur

LISTE DES BLESSES

COLIN Auguste - VOLANT Roger - LEROUGE Marius - PELLE Guillaume -
SAVINA Pierre - BRUSQ Yves - QUAGHEBEUR Amédé - HOURDIN Francis -
NESIUS Marcel - DOARE Bernard - QUIDEAU Louis - VIGOURDUX Joseph -
LE GALL Martial - BOURDON Pierre - BOURBAO Pierre - ANSQUER Joseph
CHANCERELLE Paul - LE MAO Pierre - CHORLAY Joseph - CORNEC Yves -
.....

LARHANTEC Pierre - RAYBO René - LE FORS René - JOLIVET Louis -
CAVALLI Clément - JOIN François - KERLOCH François - FORSMOQUER Alain -
JAOUEN Gabriel - BONIZEC Henri - ROLAND Louis - VELLY Emmanuel -
QUENTREC Henri - CHANCERELLE Georges - FRIANT Yves - GUYOMARCH Pierre -
BOURDON Pierre - KERLOCH Henri - ARNOUS Guy - QUIDEAU Julien - AUFFRET
Louis - LE DAIN Pierre - MOREAU Jean .

-o- NOUVELLES MILITAIRES -o-

Un sort heureux devait être réservé à cette chronique qui m'a permis, depuis 15 jours, de vous communiquer mes impressions .

PARIS enlevé aux allemands - PARIS délivré et délivré par les français, par les français de toute condition, armés et sans armes - par les F.F.I., les gendarmes, les agents, en un mot par tous les Parisiens, hommes femmes, par tous ceux qui souffraient silencieusement, par tout ceux qui avaient faim depuis quatre ans. Tous étaient descendus pour bouter l'allemand honni .

Quelle cinglante réponse que celle de tout un Peuple aux discours de tous les " Pères la défaite " à tous les " Radio-Paquit " à tous les sales collaborateurs, à tous les profiteurs sans vergogne .

La voici la réponse " VIVE PARIS "

Nous étions quelques uns réunis autour du Poste de radio en ce début d'après midi - si bouleversés par l'audition du Message de KOENIG, que nous en avons pleuré - mais de joie cette fois .

La France qui avait fait le désespoir de ses amis en 1940, se relève magnifiquement et montre au monde qu'elle est toujours vivante, bien vivante .

Et je n'oublierai jamais la voix étranglée par l'émotion de notre ami le speaker belge quand, son discours terminé il cria " VIVE LA FRANCE " .

De tout le territoire, les nouvelles abondent, annonçant l'occupation de grandes villes par nos alliés, par les français : MEAUX, FONTAINEBLEAU, EVREUX, LISIEUX, ANGOULEME. En vérité, j'en suis plus reconnaissant - c'est trop beau . Et par dessus tout une jeunesse débordante, ivre de victoire .

Je terminerai cependant par ce vœu : SOYONS COURAGEUX - RESTONS LUCIDES, CALMÉS et VIVONS UNIS POUR ETRE FORTS .

AVIS de la MAIRIE

REFUGIES : Les réfugiés qui viennent de recevoir leur notification d'admission à l'allocation devront passer à la mairie, dans la première quinzaine de Septembre, prendre leur feuille d'épargement .

TRAVAUX DU JUCH : Les hommes ayant travaillé au Juch pendant la période du 4 au 10 Mai et qui n'ont pas encore été payés, le seront dès le rétablissement de Mr J. MOREAU, chargé des paiements .

-o- ATTENTION AUX MINES -o-

Une personne vient d'être tuée, d'autres accidents sont signalés. Ne pénétrez pas dans les barbelés, même pour y aller chercher une chose précieuse; votre vie l'est davantage . Dans quelques jours, peut-être le nettoyage des terrains minés sera chose faite et l'on pourra alors circuler librement sur toute la côte .

- A V I S -

La commission intermunicipale de l'agglomération communique : Les commerçants qui ont terminé leur distribution de conserves de poissons et légumes et qui sont encore détenteurs de stocks, peuvent distribuer le complément sans exiger de tickets de la part des consommateurs .

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-